

EPI TRE

A MONSIEUR

GRESSET.



Et se trouve à Paris,

Chez FOURNIER, Libraire, Quai
des Augustins.

M. DCC. LXII.

Y



E P I T R E

A M. GRESSET.

EH quoi, charmant GRESSET, tu dors,
 Et tu t'efforces, sans remords,
 De faire oublier ton génie !
 Horace, au printems de sa vie,
 Lassé de ses premiers efforts,
 Par complaisance pour l'envie,
 Interrompit-il ses accords ;
 Et, d'avance au nombre des morts,
 En sa ténébreuse manie,
 Dans quelque hameau d'Italie,
 Alla-t'il perdre les transports
 De sa timide poésie ?

Foi, dont la naissante splendeur
 Eblouit ta Patrie entière,
 A ton lever dans la carrière
 Où s'élançoit ta jeune ardeur,

Tu t'es couché dès ton aurore,
 Et dans la nuit cachant tes feux ;
 Malgré nos cris , malgré nos vœux ,
 Ta longue éclipse dure encore !

Près de ton toit silencieux ,
 J'ai vu les graces & les jeux ,
 Avec fureur briser ta lyre ,
 Et tristement entr'eux se dire :
 » GRESSET est' devenu Chartreux ».

Sors de ta coupable indolence ,
 Et reviens parmi les vivans ,
 Les dédommager du silence
 Où tu t'es plongé si long-tems.
 Des amours la troupe badine ,
 Qu'avoit attristé ton sommeil ,
 Dans leur allégresse enfantine ,
 Battront des mains à ton réveil.

Celui que le destin propice
 D'un talent sublime a doté ,
 Doit au public le sacrifice
 Même de son obscurité :
 Chargé d'honorables entraves ,
 Il est le premier des esclaves
 Consacrés à l'humanité :

C'est par la pénible excellence
 De ses Ouvrages renommés,
 Qu'il paye à ses freres charmés
 La dette de son existence.

Les Dieux, dans leur juste pitié,
 En nous condamnant à la vie,
 Formerent exprès le génie,
 Pour nous épargner la moitié
 Des maux dont la terre est remplie.
 Chaque talent est dévoué
 A cette loi sainte & chérie.

L'emploi de l'esprit enjoué
 Est de divertir la Patrie :
 C'est la servir que l'amuser.
 Le chef-d'œuvre des politiques
 Est l'art de sçavoir abuser
 Nos passions mélancoliques :
 Le vrai malheur, c'est le chagrin ;
 Et Moliere, le plus habile,
 Est à la fois le plus utile
 Des bienfaiteurs du genre-humain.
 Ah, sans doute, ainsi que Socrate,
 Il eut un dieu pour conseiller,
 Qui, sous son nom, daignoit veiller

Au bien de sa Patrie ingrate ! . . .

Mais il n'est plus , & les soucis
 Ont en foule inondé la France ;
 Et ces beaux lieux sont obscurcis
 Par la tristesse & l'indolence.

Le François a changé de mœurs :
 On l'a fait rougir d'être aimable.
 Des pédans le troupeau coupable ,
 Dans ses tyranniques humeurs ,
 A , d'une main impitoyable ,
 Tranché le sommet de nos fleurs.
 Sous une glace impénétrable
 L'ennui sommeille dans les cœurs.
 A notre folie agréable ,
 A nos plaisirs , à nos erreurs ;
 A succédé l'art admirable
 D'analyser avec froideur ,
 De différer avec lenteur ,
 Et d'être , sans nulle pudeur ,
 Ennuyeusement raisonnable.

Tout , jusqu'à nos amusemens ,
 Porte la pédantesque empreinte
 Du dégoût & de la contrainte
 Où languissent nos sentimens.

À table , à nos festins tranquilles ,
 On ne rit plus indécement ,
 Et les verres incessamment
 Seront bannis comme inutiles :
 On a proscrit les vaudevilles ,
 Et les refrains , & les chorus ,
 Et sur-tout on n'y trinque plus.
 Les graces y font les habiles ,
 Et , dans leur ennui dévorant ,
 Philosophent , en digérant ,
 Sur des vérités puériles.

Au mépris des loix & du goût ;
 Thalie , en sa rage anglicane ,
 Comme une vile courtisane ,
 Hormis les Dieux , a joué tout.
 A des têtes philosophiques ,
 Sans doute , il faut de pareils jeux ;
 Et le sel d'un libelle affreux
 Vaut mieux que des fadeurs attiques.

Fidele à nos goûts effrénés ,
 De la bile qui nous consume
 Melpomene accroît l'amertume
 Par ses drames défordonnés :
 Dans ses parades sanguinaires ,

Elle n'offre plus à nos yeux
 Que des amours incestueux ,
 Des crimes platement affreux ,
 Et des héros patibulaires :
 Nous l'avons vue , ivre de sang ,
 Vouloir , dans sa fièvre insensée ,
 Sur un échaffaud exhaussée ,
 Haranguer de là le passant ,
 Et tout le peuple applaudissant
 A cette héroïque pensée.
 Bientôt Médée , en ses fureurs ,
 Viendra sur la scène troublée ,
 Aux brouhaha de l'assemblée ,
 Egorger ses enfans en pleurs.

Sages guidés par la prudence ,
 O sublimes réformateurs ,
 Achevez votre ouvrage immense :
 De Londres adoptez les mœurs ,
 Et donnez enfin à la France
 Des combats de Gladiateurs !

Ou plutôt connoissez votre âge ,
 Et servez mieux nos passions.
 N'offrez plus au François volage
 Vos attristantes fictions.

Dans

Dans ces jours de crainte & d'alarmes,
 Pour le tromper sur son destin,
 Qu'attendez-vous de pareils charmes ?
 Le plaisir de verser des larmes
 Est trop ressemblant au chagrin.
 S'il se peut encore, il faut rire ;
 Des vapeurs d'un joyeux délire
 Il faut enivrer nos cerveaux,
 Et nous endormir sur nos maux.

Mais qui sçaura de nos caprices
 Gourmander les honteux excès,
 Aiguillonner nos cœurs distraits,
 Et nous réveiller sur nos vices ?

GRESSET, de ta moutante voix
 Ranime la force première ;
 Quitte les ombres de tes bois ;
 Sors de ta tombe, & sois Moliere.

Mais qu'ai je dit ? J'entends gémir
 Ta religion alarmée :
 Tu rejettes jusqu'au desir
 D'une profane renommée.

Va, ne crains point que dans ces vers
 J'aïlle, apôtre du paradoxe ;
 Etayer d'argumens pervers

Quelque système hétérodoxe,
 Et te déduire impudemment,
 Dans ma folle philosophie,
 La scandaleuse apologie
 D'un scandaleux amusement.

Mais remplis au moins ta promesse;
 Et, si ta sévère sagesse
 A détruit tes tableaux divins,
 Pour consoler notre tristesse,
 Ayons-en du moins les desseins.
 Dans ton atelier solitaire
 Reprends tes pinceaux suspendus,
 Et termine, sans te distraire,
 Ces portraits en vain attendus,
 Où, quittant les grandes peintures,
 Par de chastes miniatures,
 Tu veux amuser les vertus.

Ainsi d'un succès légitime
 Tu goûteras les doux transports;
 Ta muse, s'égayant sans crime,
 Nous corrigera sans remords.

Hélas, de censeurs intrépides
 Quel siècle eut jamais plus besoin;
 Et quand vit-on plus de faux guides

Usurper ce sublime soin !
 O siècle crédule & cynique ,
 Fais moins de bruit de ton haut sens :
 Ton titre de philosophique
 N'est qu'un sobriquet ironique
 Qui te distingue à tes dépens.
 De ta superbe maladie
 Connois le véritable nom :
 Pour quelques lueurs de raison ,
 Est-on guéri de la folie ?

GRESSET, peinds-lui tous ses travers :
 Sous le masque qui la déguise ,
 Découvre aux yeux de l'univers
 Les oreilles de la sottise.
 Présente à l'homme ses devoirs :
 Que les vices cachés paroissent ,
 Et dans tes fideles miroirs
 De tous côtés se reconnoissent.

Peinds l'enthousiasme apprêté
 De tous ces petits fanatiques
 Qui vont dans les places publiques ,
 Sur leurs tréteaux philosophiques ,
 Donner leçon d'impiété ;
 Fous matfaisans, vils empiriques ,

Qui compilent *incognito*
 Leurs gros volumes léthargiques ;
 Leurs almanachs *in-folio* ,
 Et leurs diatribes cyniques ;
 Et contre la société
 Vont bâtissant de faux systèmes ;
 Et contre la Divinité
 Vont glapissant de froids blasphêmes ;
 Et qui , l'un sur l'autre monté ,
 Tâchent de se guinder eux-mêmes
 Par-delà l'immortalité.

Peinds-nous ce Mécène stupide
 Qui , dans un souper clandestin ,
 De quelques fleurs de son jardin
 Va couronner la tête vuide
 D'un petit Auteur libertin ,
 Dont l'orgueil honteux & timide
 Bout de plaisir & fait le nain.

Peinds Crésus , à l'ame massive ,
 Qui , perdant par degrés ses sens ,
 De la volupté fugitive
 Cherche à tâtons les pas errans ;
 Qui , toujours dur , impitoyable ,
 Devient enfin doux & traitable

Pour échapper à son ennui ;
 Dans sa richesse , misérable ,
 Voudroit qu'on eût pitié de lui ;
 Tâche , au fond de son ame usée ;
 De trouver encore un desir ,
 Et meurt d'une froide nausée
 En payant l'apptêt d'un plaisir.

Peinds-nous les comiques disgracés
 De ces rimailleurs boursoufflés ,
 Qui , par Melpomene sifflés ,
 Viennent sur de longues échasses
 Boiter tristement sur ses traces ,
 Et , se fatiguant en faux pas ,
 Font rire de pitié les graces
 Qui contemplent leur embarras.

Peinds ces folles impétueuses ,
 Ces petits-mâtres en jupons ,
 Qu'on voit , de leur sexe honteuses
 Du nôtre arborer tous les tons ,
 Afficher des airs soldatesques ,
 Siffler , lorgner , brusquer leur voix ,
 Et rendre hagard leur minois ,
 Et s'affubler d'habits grotesques ;
 Croyant qu'en imitant nos fous

Elles pourront devenir hommes ;
 Esprits forts presque autant que nous ;
 Et n'ayant peur que des fantômes.

Peind, nos Frondeurs réglant l'Etat ;
 Et criant contre tout Ministre ,
 Occupés dans leur vieux Sénat
 A quelque gageure sinistre ,
 Bien moins méchans que babillards ,
 Et , par amour pour la patrie ,
 Déraisonnant toute leur vie
 Sur la paix , la guerre & les arts ;
 Assurant que la politique
 En France va de mal en pis ,
 Et plaignant fort ce beau pays
 Qui n'a plus d'Opera comique.

Du peuple qu'on nomme les Grands
 Peinds-nous la pètitessè extrême.
 Représentes nos Robins , & nos Scavans ,
 Nos Marquis , & nos Abbés même.
 Puisque nos vices sont nouveaux ,
 Tu prendras des teintes nouvelles ;
 Et nos travers originaux
 Seront tes uniques modèles.

Pour moi , de ton art enchanteur

Si je possédois la finesse ,
 Et le secret de sa couleur ,
 Je signalerois ma jeunesse
 Par un tableau cher à mon cœur.
 Sous une robe vénérable ,
 Connu au séjour des neuf Sœurs ,
 Je peindrois un Sage agréable
 Sifflant les airs les plus flatteurs
 Au perroquet le plus aimable.
 Plus loin , dans le monde porté ,
 Hors de sa paisible cellule ,
 On le verroit , avec bonté
 Détrompant un vieillard crédule ,
 Verser sur la méchanceté
 L'infamie & le ridicule :
 L'envie , à l'aspect du succès ,
 Armeroit sa langue traîtresse :
 Lui même auroit l'air & les traits
 De l'honnête homme de sa pièce.
 FREDERIC , quittant les combats
 Et les vastes soins de l'empire ,
 Pour lui , chanteroit sur sa lyre ,
 En l'appelant dans ses Etats ;
 Mais notre Sage n'iroit pas ,

Et, fuyant sa gloire importune,
 Il courroit à son Tivoli,
 Dans ses vertus enseveli,
 Se dérober à la fortune.
 Là, s'efforçant d'être inconnu,
 Auprès d'une épouse chérie,
 Par les plaisirs de la vertu
 Il réaliseroit la vie.
 Tandis qu'on le déchire ailleurs,
 On le verroit, dans son ménage,
 Par la paix unissant les cœurs,
 Et soulageant dans leurs malheurs
 Ses concitoyens de village.
 Je le peindrois content, heureux,
 Toujours accompagné des jeux,
 Et couronné par la sagesse.
 Mais, dans un coin de mon tableau,
 On appercevroit la paresse
 Assise auprès de son bureau.

